

sombrir. Enfin, après un voyage dans son pays, elle était revenue avec des fièvres paludéennes que le mauvais état de sa santé avait rendues fort graves. Depuis huit jours, elle ne quittait plus le lit et le docteur, inquiet, venait la voir tous les matins.

Après avoir fait cette recommandation, M. de la Rochère s'éloigne, il envoie encore, avec la main, un adieu, accompagné d'un affectueux sourire.

Fantille qu'il a fait appeler, entre sans bruit. Elle enlève doucement l'enfant des bras de sa mère et l'emporte sans le réveiller.

Mme Thérèse les suit du regard jusqu'à ce qu'ils aient disparu ; puis elle couvre sa figure de ses mains et demeure comme accablée.

Elle va donc revoir sa belle-fille ! il le faut ; le père ne peut pas résister à l'appel de son enfant. Elle-même vient de l'engager à partir ; mais, quel sacrifice ! il va falloir recommencer cette vie de lutte, de feinte perpétuelle, si opposée à sa nature ouverte. Il va falloir revivre à côté de cette enfant qu'elle a tant aimée et qu'elle hait maintenant, qu'elle ne peut s'empêcher de haïr ! Tous les jours pourtant, lorsqu'elle fait sa prière, elle répète deux fois, trois fois, dix fois, la divine parole : " Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons." Et la dixième fois, comme la première, son cœur révolté lui crie : " Non ! jamais ! Tu ne peux lui pardonner cela." Qu'est-ce donc que cela ? Ah ! c'est son secret, son douloureux, son terrible secret. Elle ne peut le confier à personne, pas même à son mari, surtout, pas à son mari ! Et ce secret la ronge, la mine. Tous les jours, elle se reproche d'avoir laissé éloigner sa belle-fille. Tous les matins, elle pense : " Je dirai aujourd'hui à son père de la faire revenir." Et la journée se passe sans qu'elle ait rien dit. Cette lutte perpétuelle l'épuise ; déjà ses belles tresses blondes se raient de quelques fils d'argent ; un cercle noirâtre entoure ses yeux bleus et la fraîcheur de son teint a disparu. Pourtant, son mari l'aime tendrement ; il est aux petits soins pour elle et ne lui adresse jamais aucun reproche quoiqu'il souffre certainement de l'absence de sa fille. Si elle pouvait s'épancher dans son cœur, cela serait un soulagement ; mais c'est impossible, absolument impossible.

Elle relève avec effort sa tête encore charmante ; ses gestes sont pénibles, sa démarche lasse ; on sent qu'elle fléchit sous le poids de ses pensées. Mais elle a une bonne œuvre à faire ; visiter cette pauvre femme malade, lui porter quelques douceurs, avec de consolantes paroles. Cela lui rend des forces. Elles se lève et se dirige vers la porte qui s'ouvre brusquement sous la main de Fantille, très émue :

—Madame ! venez vite, je vous en prie. Manou est très mal et elle veut absolument parler à Madame.

*Manou !* On lui a conservé le nom que lui donnait Antoinette.

—Elle me demande ? dit Mme Thérèse, étonnée ; car, d'ordinaire, la nourrice semble gênée, presque effrayée quand elle va la voir, malgré toutes les bontés dont elle la comble, toute la douce pitié qu'elle lui témoigne. Sûre d'être désirée, cette fois, elle se presse davantage et retrouve sa légèreté pour suivre Fantille dans l'escalier qui conduit à la chambre de la nourrice.

La pauvre malade est dans son lit, dévorée de fièvre, la figure ravagée par la souffrance. Dans son teint plombé, ses yeux creux semblent